

**"La victoire des morts", célébrations
nationales et célébrations nantaises
(1919-1920)**

Yves Jaouen

La victoire des morts: célébrations nationales et célébrations nantaises (1919-1920)

<<Honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire!>>¹ s'exclamait Georges Clémenceau le 11 novembre 1918. Par cette proclamation solennelle, le président du conseil officialisait l'entrée des Français dans un deuil national qui allait s'inviter à toutes les cérémonies de célébration de la victoire et aux innombrables inaugurations de monuments aux morts des années 1920. Le traumatisme résultant de la mort de masse s'exprimait ainsi dans l'hommage qu'on ne cessait de rendre à ceux qui nous avaient fait cette victoire. Au cours des cérémonies officielles organisées en leur honneur, <<Les pompes militaires et patriotiques étaient en quelque sorte des pompes funèbres>>². Plus présents que les survivants des tranchées les morts ne leur volaient-ils pas alors leur part de gloire? Il est vrai qu'on ne pouvait pas tourner rapidement la page sur les 1561 jours de guerre livrant à la mort quotidiennement, en moyenne, 885 soldats soit près d'1,4 million victimes à l'issue du conflit³. On ne pouvait pas non plus oublier les 250.000 corps disparus dans la tourmente et ceux, encore plus nombreux, que les familles réclamaient dans l'espoir de commencer leur deuil. Pour combler l'absence des corps, pour tenter d'alléger le poids du traumatisme, le pays conviait les familles aux grandes communions qui, célébrant la victoire, honoraient ceux qui l'avaient rendu possible. Ainsi à Paris, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1919, un imposant cénotaphe, placé sous l'Arc de Triomphe et sur lequel on pouvait lire "Aux morts pour la patrie" invitait au recueillement les foules endeuillées. Le 11 novembre 1920 à l'occasion de l'inhumation du soldat inconnu l'Arc de Triomphe transformé encore en monument aux morts rassemblait des centaines de milliers de Parisiens et de provinciaux venus pleurer l'absent au cours de la veillée funèbre et s'approprier une tombe pour commencer leur deuil. Symboliquement la victoire et la mort s'associaient dans le même monument. En quelques années, la France se couvrait d'édifices funéraires et les immenses champs de bataille se tapissaient de tombes rappelant le prix démesuré de la victoire. Ainsi, au fil des ans, on sculptait dans le paysage français de vastes étendues mortuaires pour rappeler aux familles et aux générations futures le sacrifice de ceux dont on pouvait lire sur les plaques et sur les stèles les longues listes de noms. Les familles venues en pèlerinage pouvaient en embrassant du regard les rangées infinies de croix blanches mesurer l'ampleur de la tragédie nationale. A Nantes, la veille du 14 juillet 1919, civils et militaires entraient en procession dans le cimetière de la Bouteillerie où, très tôt, fut aménagé un carré consacré aux soldats victimes de la grande guerre. "La fête des morts" comme le titre un journaliste de "L'Ouest-Eclair" fait office de prélude à la fête de la victoire: <<C'est une autre Toussaint (écrit-il le 14 juillet) qui a été célébrée hier, non plus dans la brume et la tristesse de novembre mais dans l'éclat lumineux du ciel de juillet>>⁴. Pour les Nantais mais aussi pour toute une génération, la lumière de la victoire se mêlait donc à la triste brume du deuil. En réalité, on n'avait pas attendu la victoire

¹ Phrase prononcée dans l'hémicycle du Palais Bourbon le 11 novembre 1918 après lecture du texte officiel de l'armistice.

² Nicolas Beaupré, "La France en guerre 1914-1918", Ed. Belin, 2013, p.170.

³ D'après J.J Becker et Gerd Krumeich, "La Grande Guerre une histoire franco-allemande, coll. Texto, Ed. Tallandier, 2012, p.293.

⁴ ADLA 1Mi 192 R27, "L'Ouest-Eclair" du 14 juillet 1919.

pour mesurer l'ampleur de la tragédie. La mort de masse fauchait les armées dès les premiers mois d'une guerre qu'on qualifiait rapidement de grande. A Nantes, le 14 juillet 1919, les regards se tournaient certes vers Paris et l'imposant défilé d'une "victoire endeillée"⁵, mais la ville comptait tant de blessés, de veuves et d'orphelins que la mort s'invitait aussi à des réjouissances sans éclat et à des lendemains de paix compliqués. Combien de mois, combien d'années Les Nantais devaient-ils observer le recueillement du deuil avant de renouer avec des traditions festives sans heurter les familles victimes du long cauchemar?

I- LE TRAUMATISME DE LA MORT DE MASSE N'ATTEND PAS L'ISSUE DE LA GUERRE

C'est à l'issue du conflit, à l'heure des bilans qu'on mesure généralement l'ampleur de la tragédie. Le nombre des victimes était tel que presque toutes les familles étaient touchées par le deuil. Les 636.000 veuves et les 760.000 orphelins témoignaient d'une catastrophe inégalée dans l'histoire nationale. Ces familles, pour nombre d'entre elles ne pouvaient faire le deuil d'un mari, d'un fiancé, d'un père, d'un fils dont le corps avait disparu dans les combats ou dans les fosses collectives creusées au cours des premiers mois de la guerre. Pour d'autres encore, il fallait réclamer et attendre parfois plusieurs années avant de pouvoir récupérer la dépouille de l'être aimé. Le deuil était alors d'autant plus éprouvant que "l'ordre naturel" était bouleversé, <<Ce n'était plus les enfants qui enterraient leurs parents mais les parents qui enterraient leurs enfants>>⁶.

1- La Reconnaissance Nationale: la remise des diplômes d'honneur

Ce traumatisme de la mort de masse si visible à l'issue du conflit était pourtant bien présent dès les premiers mois de la guerre. Les années 1914 et 1915 ont été les plus meurtrières. A la fin de l'année 1915 on approche les 600.000 morts, c'est pourquoi, les signes de reconnaissance nationale et les hommages aux morts se multiplient. A la mention <<mort pour la France>> officialisée dès 1915⁷, la loi du 17 avril 1916, votée en pleine bataille de Verdun, ajoute le diplôme d'honneur intitulé: << Aux morts de la Grande Guerre, la Patrie reconnaissante>>. Il est décerné à tous les militaires décédés pendant le conflit et remis à leur famille. A Nantes, c'est le maire qui, après entente avec les autorités civiles et militaires, était chargé de remettre ce qu'il nommait "le titre de gloire"⁸. De fait, l'idée de glorifier les morts à la guerre, s'était diffusée bien avant la fin des combats. Les premiers diplômes étaient remis à l'occasion de la revue du 14 juillet 1916 sur le cours Saint-André à un nombre restreint de familles. En effet, une " tribune de deuil " avait été édifée mais toutes les familles concernées ne pouvaient y prendre place, un ordre de décès ayant été établi. La municipalité reconnaissait que cette décision <<froissera douloureusement le grand nombre de

⁵ Bruno Cabanes, "La victoire endeillée, la sortie de guerre des soldats français (1918-1920), Paris, Ed. du Seuil, 2004.

⁶ Nicolas Beaupré, "La France en guerre", p.164.

⁷ La loi du 2 juillet 1915 institue la mention "mort pour la France". Elle donne droit à une sépulture individuelle et perpétuelle dans un cimetière militaire aux frais de l'Etat (loi du 29 décembre 1915).

⁸ AMN I1C33D13

familles qui ne pouvait y être admis. Admettre 50 familles sur 2400 à cette première solennité publique rendra, quoi qu'on fasse plus pénible, la douleur de ceux qui ont à pleurer l'un des leurs et qui ne pourront ce premier jour, que les pleurer dans la solitude.>>⁹ Pour endiguer la frustration des familles, une autre cérémonie de remise des diplômes était organisée à la mairie le 17 décembre 1916. Les 14 juillet des deux dernières années de guerre étaient à nouveau retenus pour la remise solennelle des "titres de gloire" sur le cours Saint-André. En 1918, les familles étaient conviées à la cérémonie par une lettre personnelle qui leur était adressée, mais l'organisation se révélait encore défailante. L'administration reconnaissait qu'on n'avait pu donner satisfaction à toutes les familles:<< Il n'a pas toujours été possible (avoue-t-on) de suivre l'ordre chronologique des décès. Ainsi, des familles de militaires décédés au début de la guerre pourront ne pas recevoir dimanche le diplôme auquel elles ont droit>>. Néanmoins, la municipalité annonçait au lendemain du 14 juillet 1918 que 400 diplômes attribués <<vinrent confirmer que le deuil de chacun était le deuil de la nation tout entière>>¹⁰. Ce jour-là revêtait une signification particulière. A la cérémonie de remise des diplômes aux familles s'ajoutait, en vertu de la loi du 27 juillet 1917, celle de l'adoption solennelle des pupilles de la nation. Les pertes en hommes étaient si élevées que l'Etat avait dû se résoudre à adopter les orphelins dont le père, la mère ou le soutien de famille avait péri au cours de la guerre, victime militaire ou civile de l'ennemi. La remise des diplômes se poursuivait à l'issue du conflit. Le 19 octobre 1919 la cérémonie avait lieu au Champ de Mars. A cette occasion, le maire avait adressé une lettre au président du syndicat d'initiative dans laquelle il justifiait la manifestation en ces termes:<<L'administration municipale estime qu'à tout moment, au-dessus du recueillement de la foule, doit planer la grande et glorieuse ombre des morts qu'elle veut glorifier>>.¹¹

2- L'hommage aux morts dans les écoles publiques nantaises

La population nantaise elle-même se mobilisait. Dès 1914, dans les écoles on célébrait le culte des morts pour la patrie. Le jour de la Toussaint, 3000 enfants délégués des 40 écoles publiques se rendaient en procession au cimetière de la Bouteillerie pour déposer des couronnes sur les tombes des soldats. La cérémonie se renouvelait les trois années suivantes. Seule l'épidémie de grippe espagnole de 1918 interrompait le rituel. Néanmoins, cette année-là, de nombreux élèves accompagnaient leurs parents au cimetière. Pendant toute la durée de la guerre les salles de classe étaient ornées de drapeaux et de tableaux dressant la liste de plus en plus longue des militaires, parents d'élèves, instituteurs, décédés. Leur photographie, leurs décorations encadraient souvent ces tableaux mortuaires¹². Le 28 octobre 1915, à la veille de la Toussaint, l'inspecteur primaire, dans une lettre adressée aux élèves des écoles nantaises, sur un ton grave, rendait un vibrant hommage aux militaires décédés, après les hécatombes de 1914 et 1915:

<<Chers enfants

⁹ AMN I1C25D1. On attribue les diplômes, en principe selon un ordre chronologique. Les premiers diplômes sont accordés aux familles des militaires décédés en 1914.

¹⁰ AMN I1C33D13 et I1 C25D1.

¹¹ AMN I1C33D5 cérémonies et fêtes officielles publiques (1910-1930).

¹² Yves Jaouen, "La grande guerre des écoles publiques nantaises (1914-1919), Ed. OPERA, 2014.

L'année dernière vous êtes allés en grand nombre, conduits par vos dévoués instituteurs et institutrices, saluer les tombes des soldats morts pour la France. Depuis, la guerre continue(...) Hélas! Tous ceux qui sont partis ne reviennent point et plusieurs parmi vous ont déjà vu leur mère prendre les vêtements de deuil et pleurer silencieusement, plusieurs n'ont plus de père ou ne reverront point le grand frère, beau soldat courageux qu'une balle a couché sur le champ de bataille. C'est la mémoire de ces héros que nous voulons célébrer dignement au jour prochain de la Toussaint, au cimetière de Nantes où dorment de leur dernier sommeil bien des victimes de la guerre. Vous viendrez tous mes enfants(...) vous viendrez autour de nous pour saluer les Français qui ont donné leur vie pour la Patrie, qui sont morts pour que les petits garçons et les petites filles d'aujourd'hui puissent demain être des hommes et des femmes fiers et indépendants. En vous inclinant devant ces héros dont les noms sont inconnus, vous penserez aux Nantais et aux Bretons tombés dans la gloire des combats>>.

3- L'hommage aux morts des autorités ecclésiastiques

Laïcs et religieux dans une sorte de communion implicite sacralisaient cette journée de la Toussaint. A la suite des écoles laïques, dès 1915, l'évêque de Nantes, monseigneur Le Fer de la Motte, entouré de son chapitre et du clergé de Saint-Pierre, se rendait en procession au cimetière de la Bouteillerie après les vêpres du jour de la Toussaint, pour <<saluer la tombe de nos glorieux soldats de France>>¹³. Devant la foule assemblée, il prononçait un discours le 1er novembre 1918 pour annoncer aux vivants qu'ils avaient une triple dette envers les morts:

- "La dette du souvenir". Il s'agissait de <<ne jamais oublier les vertus, l'héroïsme, le sacrifice offerts pour le triomphe de notre cause>>.

- "La dette de prière" qui imposait aux fidèles de prier pour <<nos morts héroïques et ainsi obtenir pour eux la félicité céleste>>.

- "Le devoir envers nous-mêmes" qui imposait <<l'énergique résolution d'être des Français sans peur et des chrétiens sans reproche>>. L'évêque de Nantes évoquant la victoire proche en attribuait le mérite aux morts:<<Il y a quelques jours nous avons vu se lever l'aurore de la victoire. Maintenant son soleil éclaire le sillon fécondé par le sang de nos héros>>¹⁴. Ce pèlerinage au cimetière de la Bouteillerie fut reconduit chaque année jusqu'en 1924.

4 - L'hommage aux morts des 14 juillet du temps de guerre

L'ombre des "morts glorieux" s'étendait aussi sur les célébrations des 14 juillet du temps de guerre. Sur instruction gouvernementale, elles devaient présenter <<un caractère exclusivement patriotique et commémoratif>>. Les monuments étaient pavoisés mais pas illuminés. Toutes les réjouissances publiques du temps de paix, banquets, bals, illuminations, feux d'artifice étaient supprimées. Les sommes habituellement consacrées aux réjouissances étaient versées aux œuvres de guerre et aux hôpitaux. Le 14 juillet 1917 on rendait un "hommage aux morts pour la patrie" inhumés dans le cimetière de la Bouteillerie. Pour l'occasion, le carré des militaires était décoré <<de nombreux mâts avec oriflammes et drapeaux reliés entre eux par une double guirlande de verdure>>. Devant ce carré des militaires <<un grand écusson représentant les drapeaux français et anglais a été composé de fleurs naturelles>>. Le samedi 14 juillet 1917, des délégations

¹³ AMN F6C20D1 2bis dossier3 . Cité dans Y.Jaouen, "La Grande guerre des écoles..." ,p.255.

¹⁴ AMN I1C26D10. Le dossier contient les lettres de l'évêque adressées au maire lui demandant un service d'ordre pour "faciliter notre cortège aux tombes des soldats". L'évêque ne manque pas de remercier Paul Bellamy.

civiles et militaires venues pour << saluer la tombe de nos soldats>> déposaient aussi des gerbes au fond du cimetière au pied du monument militaire puis se réunissaient autour du monument aux morts cours Saint-Pierre et enfin à la section des victimes du devoir au cimetière de Miséricorde¹⁵.

Les pertes sur les champs de bataille étaient si monstrueuses que la fête républicaine s'effaçait donc pour laisser le champ libre à la célébration des morts pour la patrie. Les pompes funèbres du temps de guerre avaient succédé aux pompes militaires et patriotiques du temps de paix. Pour autant, les réjouissances qui accompagnaient le retour à cette paix victorieuse ne pouvaient se défaire de l'exigence impérieuse d'honorer les morts. Ils étaient si nombreux, si imposants, si présents dans les mémoires que la victoire, pensait-on, était leur œuvre. Les morts glorieux étaient en quelque sorte pour les vivants des morts victorieux. Le monument du "Mort-Homme" sur le champ de bataille de Verdun offre à cet égard un exemple significatif de cet état d'esprit. L'œuvre réalisée en 1922 par le sculpteur Jacques Froment-Meurice présente le squelette debout d'un soldat se dégageant de son suaire pour pousser son cri de victoire inscrit sur le monument:<<Ils n'ont pas passé>>.

II - Les regards des Nantais tournés vers Paris

1- Pour célébrer la victoire le 14 juillet 1919

Le 14 juillet 1919, Paul Bellamy déclarait :<<Les sentiments de toute la Nation rayonnent aujourd'hui vers Paris>> et il ajoutait, dans un discours solennel adressé à ses concitoyens :<< Voici l'heure où, drapeaux flottants sous un ciel de gloire, les Héros de la grande guerre vont passer sous l'Arc de Triomphe>>¹⁶. Le maire exprimait, sans doute, la fierté de Nantais dont les régiments défilaient dans la capitale¹⁷ et qui renouaient aussi pour la première fois depuis 1914 avec les festivités traditionnelles des 14 juillet d'avant guerre. Néanmoins, il suffisait de lire la presse locale, pour comprendre que la grande fête de la victoire, celle que les Français espéraient ne pouvait dérouler ses fastes militaires que dans la capitale où le monde entier s'était réuni pour châtier les vaincus. L'armée victorieuse conduite par ses grands chefs allait traverser Paris d'Ouest en Est, empruntant les plus belles avenues, les places les plus célèbres, pour se frayer un long chemin de gloire sous les acclamations de millions de parisiens et de provinciaux accourus pour vivre un moment d'Histoire.

Au lendemain de la célébration nationale, les journaux nantais consacraient leur une et de longs articles, aux festivités parisiennes, refoulant celles de Nantes, plus modestes, décevantes pour certains, dans les pages intérieures. Mais on n'oubliait pas de présenter à Paris comme à Nantes la journée du 13 juillet prolongée par une longue veillée funèbre, comme une journée de célébration des morts de la guerre.

La première grande manifestation d'hommage nationale a donc lieu le 14 juillet 1919. Deux millions de Parisiens, de banlieusards et de provinciaux assistaient le matin à un défilé militaire triomphal et participaient l'après-midi et en soirée aux festivités qui suivaient. Cependant, si le 14 était réservé

¹⁵ AMN I1 C25D1

¹⁶ AMN I1C25D1

¹⁷ Les 81^e, 411^e et 265^e régiments dont les drapeaux avaient été acheminés dans la capitale quelques jours avant le défilé de la victoire à Paris.

aux vivants et aux survivants, mais des vivants et des survivants qui pensaient encore beaucoup aux morts, la journée du 13 jusqu'à une heure avancée de la nuit était consacrée à ceux qui avaient sacrifié leur vie pour la patrie. Des messes étaient célébrées à Notre-Dame et à la chapelle des Invalides pour leur rendre hommage. Place de la Concorde on se rassemblait au pied de la statue de Strasbourg transformée en monument aux morts. Une veillée se prolongeait la nuit du 13 au 14 autour du gigantesque cénotaphe de plâtre doré placé sous l'Arc de triomphe¹⁸ dont chaque face présentait une victoire attribuée "aux morts pour la patrie" comme le proclamait l'inscription figurant au bas de ce cercueil vide. Une foule immense s'attardait en présence de Georges Clémenceau venu se recueillir¹⁹ à 22 heures. Après une longue nuit de veille, «Des centaines de milliers défilèrent en silence ou en pleurs. Ils voulaient venir très près de ce cercueil qui ne contenait rien encore, symbole du vide laissé par 1 350 000 disparus. Les morts volaient leur jour de gloire aux vivants»²⁰.

Le 14 juillet était donc réservé aux vivants mais les nombreuses familles présentes à Paris, pensaient beaucoup aux morts ce jour-là comme le rappelle Annette Becker citant le poème d'une veuve ayant perdu son mari et son frère, publié en première page du "Figaro":²¹

«Ce jour-là mon voile de deuil ne recouvrira pas mon visage, afin que mon ombre noire n'attriste pas ceux qui passeront. Quand le dernier (revenant sublime) sera passé, je reviendrai dans ma maison vide, je remettrai mon voile noir et je pleurerai».

On peut imaginer l'émotion étreignant la foule quand 1000 mutilés «représentant le million de très grands blessés de guerre»²² conduits par le député André Maginot et débouchant sur la place de l'Etoile ouvraient le défilé militaire «marchant et trébuchant dans leur gloire et dont les bras et jambes étaient restés là-bas, un peu partout, en Alsace, en Champagne, en Lorraine, dans les Flandres»²³. Ce matin du 14 juillet 1919, les mutilés, les grands chefs militaires, les armées alliées et l'armée française partant de la porte Maillot allaient passer sous l'Arc de triomphe qu'on avait libéré du cénotaphe placé provisoirement face à l'entrée des Champs Élysées. Mais en hommage aux morts les drapeaux s'inclinaient sous l'Arc au passage des troupes. Plus loin au Rond-point des Champs-Élysées l'offrande d'une pyramide de canons pris à l'ennemi et surmonté d'un coq gaulois doré célébrait la gloire des vainqueurs, ceux qui défilaient et les absents restés sur les champs de bataille.

Les maréchaux Foch et Joffre fièrement dressés sur leur cheval de bataille étaient salués par des salves à leur passage sous l'Arc de triomphe. Ils avaient été devancés par le président Poincaré venu déposer une couronne au pied du cénotaphe. Les armées des pays alliés classées par ordre

¹⁸ "L'Express de l'Ouest" du 15 juillet 1919. AMN 10Pres28. Le cénotaphe s'élevait jusqu'à 17 mètres de hauteur.

¹⁹ "L'Express" op. cité.

²⁰ Annette Becker: "Du 14 juillet 1919 au 11 novembre 1920, mort où est ta victoire?". Dans "Vingtième siècle, revue d'Histoire", 1996, vol.49/ N°1, p.31-44. Elle décrit la foule rassemblée autour du cénotaphe en cette soirée du 13 juillet 1919.

²¹ Annette Becker op.cité.

²² Article d'Annette Becker: "Le culte des morts, entre mémoire et oubli" dans "Encyclopédie de la grande guerre 1914-1918", sous la direction de S. Audoin-Rouzeau et J.J Becker, Ed. Bayard, 2004, p.1108.

²³ "Le Figaro" du 15 juillet 1919. le figaro.fr>histoire>archives

alphabétique précédaient l'armée française conduite par le maréchal Pétain. L'impressionnant et interminable défilé descendait les Champs Elysées, traversait la place de la Concorde et se dirigeait vers la place de la République terme de la voie triomphale bordée d'un océan humain. Des milliers de personnes avaient passé la nuit sur place, assis sur des sièges et prenaient au matin du 14 leur petit déjeuner sur place. Pour applaudir et apercevoir les vainqueurs, on se juchait sur des tables ou des échelles. Des grappes humaines étaient suspendues aux arbres mais les plus prudents se contentaient de périscopes en carton²⁴. Cependant, les plaies ouvertes de la grande guerre s'affichaient aux regards de la foule. Les 1000 mutilés qui avaient ouvert le défilé n'étaient qu'une fraction des grands blessés présents sur le parcours. Le parvis de l'église de la Madeleine avait été mis à la disposition des mutilés et victimes de la guerre. Assis au pied des tribunes installées devant le parlement 140 grands mutilés étaient veillés par 40 infirmiers. La présence des survivants mais aussi celle des morts à travers l'hommage qu'on leur rendait imprégnait cette journée de victoire qu'on leur devait et qui donnait un sens au deuil. Dans les pages du "Figaro"²⁵ on pouvait lire: <<Ces soldats français qui défilent(...) combien de douleurs ils apaiseront! Combien de larmes ils sècheront en donnant à ceux qui pleurent la certitude qu'il n'y a pas eu de deuils inutiles, et qu'à chacun des sacrifices correspond un lambeau de victoire>>. Dans l'après-midi, alors que les festivités donnaient leur pleine mesure, la foule ne cessait d'entourer le cénotaphe qu'on avait replacé sous l'Arc de triomphe. Il offrait en quelque sorte aux familles défilant devant l'imposant monument, une sépulture certes vide mais grandiose qu'on faisait sienne pour quelques instants en attendant le retour espéré de la dépouille enfouie quelque part sur les champs de bataille transformés en cimetières.

Après avoir vu et "complimenté l'armée française" et ses alliés tout au long de la matinée, la foule privée de fêtes pendant les longues et austères années de guerre allait l'après-midi et en soirée s'en donner à cœur joie. Le public avait le choix entre représentations théâtrales, opéra, concerts y compris dans les hôpitaux et bals populaires. Les moins argentés s'offraient des batailles de confettis, attendaient l'embrasement des berges de la Seine ou montaient sur la butte Montmartre illuminée par des feux de joie. Mais la grande attraction, un spectacle jusqu'ici inconnu à Paris, sort du Grand Palais à 21h30. Des girandoles lumineuses amenées de Florence, un immense serpent composé de 25.000 lampes montées sur des chariots était trainé par 800 soldats. 160 motifs lumineux dessinaient les noms des grandes batailles et les portraits des chefs de gouvernement et des grands généraux²⁶. Enfin, pour terminer en apothéose une journée mémorable, les feux d'artifice coloraient le ciel nocturne de la capitale de milliers de lumières éclatantes. Les explosions festives d'un temps de paix retrouvé faisant oublier peut-être pour une soirée au moins celles encore trop récentes des champs de bataille.

2- Mais des voix discordantes jetaient le trouble sur la fête

²⁴ "L'Express de l'Ouest".

²⁵ le figaro.fr>histoire>archives.

²⁶ D'après "L'Express de l'Ouest"

On aurait pu penser que cette journée de rassemblement de millions de Français ressuscitait une union sacrée dissoute dans les longues années de guerre. La lecture de "l'Humanité" du 15 juillet effaçait rapidement ce qui n'était qu'une impression. "L'Express de l'Ouest", journal conservateur, se faisait une joie malicieuse dans un billet intitulé "Ceux qui boudaient" de citer quelques passages d'un article de Georges Chennevière en une de "l'Humanité". Dans un déchainement antimilitariste, l'ancien combattant, nouveau critique littéraire du journal, fustigeait la foule du 14 juillet qualifiée de "béate et gueularde": <<Amertume! Ecoeurement! J'ai reconnu la foule d'aujourd'hui. C'est la foule brute, élémentaire, celle qui ne change pas, qui acclame servilement César et Boulanger, hurle aux vainqueurs, lynche les nègres et massacre les juifs; celle qui choisit indistinctement ses héros parmi les boxeurs, les gladiateurs et les capitaines; celle qui se prostitue depuis des siècles à tous les tyrans, à toutes les idoles.

Cette foule a hurlé d'aise à chaque coup de canon, et, quand elle a vu défiler au milieu d'elle l'armée qu'un sang rituel a consacrée une fois de plus, elle a joui monstrueusement, et salué la force d'une acclamation que l'Histoire enregistrera>>. Quelques lignes plus loin,²⁷ le journaliste de "L'Express" relève une dernière amabilité:<< Salves, fanfares, parade militaire, bals, feux d'artifice et... beuveries! Voilà la fête de la victoire>>.

Ces attaques sont certes le fait d'une minorité; néanmoins, les cérémonies du 14 juillet 1919 se sont déroulées dans un climat social très tendu. Au printemps les grèves touchaient les mines lorraines, les chemins de fer, la métallurgie. Le vote de la loi des 8 heures, soit 48 heures par semaine sans diminution de salaire, n'avait pas calmé les tensions. Le patronat faisait preuve de mauvaise volonté, tardant à appliquer la loi. Les anciens combattants avaient du mal à retrouver un emploi du fait des difficultés de reconversion d'une économie de guerre en économie de paix. Le chômage et la cherté de la vie étaient au centre des préoccupations des ménages populaires. Ces difficultés trouvaient un écho favorable au cours de la journée du 1er mai marquée par des heurts violents entre manifestants et forces de l'ordre²⁸. Alors que les mineurs de Carmaux achevaient leur grève le 12 juillet, les garçons de café et de restaurant parisiens poursuivaient leur mouvement, réclamant encore à la veille du grand défilé de la victoire, non seulement la journée de 8 heures, l'établissement du repos hebdomadaire, mais de façon peut-être plus anecdotique, "le port libre de la moustache"²⁹. Un vaste mouvement devait être enclenché par les socialistes et la C.G.T.³⁰ qui préparaient une grande manifestation et une grève contre la vie chère et l'intervention en Russie le 21 juillet. Finalement, le 18 juillet, faute d'un soutien populaire et en raison de la division des socialistes, la décision de surseoir au mouvement s'imposait. Tous les Français ne se ralliaient donc pas à la fête de la victoire. La tendance dure des socialistes avait fait entendre sa voix. Néanmoins pour l'immense majorité des anciens combattants, le 14 juillet n'avait été qu'une étape du processus de reconnaissance du sacrifice de leurs camarades morts pour la France. Il fallait encore

²⁷ "L'Express" du 19 juillet 1919.

²⁸ D'après J.J Becker, "Comment meurent les civilisations", Echo Vendémiaire,2013.

²⁹ "L'Express de l'Ouest"

³⁰ La grève avait été décidée par le comité national de la CGT le 17 mai d'après "L'Express".

oeuvrer pour remporter une autre bataille, celle qui devait remplacer un cénotaphe vide par une vraie tombe sous l'Arc de triomphe.

3- Pour inhumer le soldat inconnu le 11 novembre 1920

Le 11 novembre 1920, l'Arc de triomphe était à nouveau le centre de gravité des célébrations d'hommage aux morts de la grande guerre. Le soldat inconnu qui les représentait tous devait y être inhumé. La date anniversaire de l'armistice avait été aussi choisie pour fêter le cinquantenaire de la République. Comme en juillet 1919, les regards des provinciaux et donc des Nantais ne pouvaient se tourner, une fois de plus, que vers la capitale. La presse nantaise consacrait de nombreux articles en première page aux célébrations nationales non sans une pointe d'amertume. "Le Phare de la Loire" regrettait qu'«une fois de plus la province est sacrifiée à Paris!(...) Pour que soient plus belles les fêtes de la capitale, tous les drapeaux et étendards des régiments français sont partis pour servir d'escorte au coeur de Gambetta et à la dépouille du soldat inconnu»³¹. Ainsi à Nantes, «un important cortège militaire» a conduit «les drapeaux du XIème corps déchiquetés par la mitraille» au train de Paris. Paul Bellamy, président de l'association des maires de France assistait aux cérémonies parisiennes et chargeait donc son adjoint Gaston Veil de le représenter à des cérémonies nantaises nettement moins prestigieuses.

Les jours précédant le 11 novembre une question n'avait pas encore trouvé de réponse. Si le coeur de Gambetta allait rejoindre le Panthéon devait-il être accompagné dans cette maison des "grands hommes" de la dépouille d'un soldat inconnu? Il fallait rapidement trouver un lieu de sépulture à ce symbole qui représentait la nation entière. Le 12 novembre 1919 on avait choisi le Panthéon comme lieu de sépulture, mais les associations d'anciens combattants et de mutilés préféraient l'Arc de triomphe et la date anniversaire de l'armistice, le 11 novembre 1920, pour inhumer le soldat inconnu. Ils rappelaient que le 14 juillet 1919 les troupes victorieuses passaient sous l'Arc de triomphe «au pied d'un cénotaphe qui avait pour mission d'associer les morts aux vivants dans le défilé triomphal, mais le cénotaphe était vide et l'hommage à ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie était donc incomplet»³². Le projet d'inhumation du soldat inconnu partait donc du constat d'une mission inachevée. D'autre part, les honneurs du Panthéon étaient réservés aux "grands hommes"; or le poilu inconnu n'était pas un grand homme, juste un symbole.³³

Le très catholique et nationaliste Jacques Péricard, auteur du fameux "Debout les morts!" présent le 10 novembre dans la citadelle de Verdun, se présentait comme l'un des porte-paroles des anciens combattants. A ce titre il militait pour l'inhumation du soldat inconnu sous l'Arc de triomphe mais ne pouvait cacher en même temps son hostilité à l'homme qui symbolisait la République dans une lettre que "Le Phare de la Loire" publiait dans son édition du 6 novembre. On pouvait y lire que les amis de Gambetta désiraient le glorifier le 11 novembre parce que «en plaçant son coeur auprès du cercueil anonyme, on unit en une glorification commune les vaincus de 1870 et les vainqueurs de 1914. Mais pour incarner les combattants de 1870, c'est un combattant qu'il faut choisir.

³¹ ADLA 1mi 162 R145 "Le Phare de la Loire" du 9 novembre 1920.

³² "Le Phare" du 7 novembre 1920.

³³ D'après la commission des finances dont les propos sont rapportés par "Le Phare".

Gambetta n'a jamais tenu un Chassepot. Il n'a jamais exposé sa poitrine aux balles prussiennes>>. La lettre se concluait certes, par un vibrant:<<Donnons au Poilu anonyme l'Arc de Triomphe!>>, mais en la circonstance, Péricard oubliait de préciser qu'on ne célébrait pas l'anniversaire de la guerre de 1870 et encore moins la défaite, mais le cinquantenaire d'une République qui avait été proclamée par Gambetta le 4 septembre 1870 à l'Hôtel de ville de Paris. De plus, pour les républicains, il était l'incarnation de la défense de la patrie menacée par l'invasion prussienne.³⁴

La loi sur l'inhumation du soldat inconnu n'était votée qu'au dernier moment, le 8 novembre par les députés au cours d'une séance houleuse et le 9 par le sénat. "Le Phare" du 9 novembre titrait <<Un spectacle indécent. Ce n'est qu'après de très violents incidents que la chambre a décidé l'inhumation du soldat inconnu sous l'Arc de triomphe>>. Le député socialiste de la Seine, Alexandre Bracke, auteur des incidents de séance avait accusé la chambre, d'une part, <<d'avoir l'air de rougir de la République>> et d'autre part, <<de vouloir cacher les états-majors derrière le cadavre d'un poilu>>³⁵. Le gouvernement n'était pas non plus épargné, Alexandre Bracke lui reprochait de <<vouloir escamoter la fête du cinquantenaire de la République au bénéfice de l'Etat-major!>>³⁶ La tendance dure des socialistes faisait preuve en l'occurrence de constance et de détermination à la suite de la violente condamnation du défilé de la victoire l'année précédente. Cette fois, Alexandre Bracke dénonçant "la mascarade funèbre du 11 novembre"³⁷ appelait au boycott.

Néanmoins, la loi était votée. André Maginot, ministre des pensions et ancien combattant, pouvait alors se rendre à Verdun le 10 novembre pour ramener à Paris le poilu inconnu. Dans la citadelle, le soldat Auguste Thin du 132ème R.I. à qui on avait remis un bouquet de fleurs cueilli sur le champ de bataille, désignait le 6ème cercueil sur les huit exposés devant lui en additionnant les chiffres de son régiment. En s'adressant à Auguste Thin et à la foule qui se pressait dans la citadelle, le ministre déclarait notamment<<...Voici venir le plus grand hommage que la France ait jamais accordé à l'un de ses enfants. Mais cet hommage n'est rien encore à celui qui est dû, à celui qui a sauvé par son héroïsme surhumain le droit, la justice et la liberté du monde>>³⁸. Les morts avaient donc sauvé le monde en gagnant la guerre. Le cercueil du héros inconnu pouvait alors être hissé sur l'affût d'un canon de 75 recouvert d'un drapeau tricolore et tiré par huit chevaux noirs. Le corps était transporté à la mairie puis à la gare de Verdun qu'il quittait à 17heures 17. Dans la nuit du 10 novembre le cercueil arrivait dans la capitale, rejoignant la châsse renfermant le coeur de Gambetta exposée sur la place hautement symbolique de Denfert-Rochereau face au lion de Belfort où avait lieu une veillée funèbre. Le lendemain, une foule immense accompagnait le cortège cheminant vers le Panthéon. Le cercueil de "l'Inconnu", drapé de tricolore était placé sur l'affût d'un canon de 155 et << le coeur de Gambetta trônait sur un char à roues dorées>>³⁹. Après un arrêt au Panthéon pour recevoir les hommages de la nation, les deux dépouilles remontaient ensemble vers l'Arc de

³⁴ On n'avait pas choisi le 4 septembre pour célébrer l'anniversaire de la République parce qu'elle était évocatrice de la capitulation de Sedan signée l'avant-veille.

³⁵ "L'Ouest-Eclair" du 9 novembre 1920.

³⁶ "Le Phare" du 9 novembre 1920.

³⁷ Annette Becker dans l'article de la revue "Vingtième siècle", "Mort où est ta victoire?".

³⁸ "L'Ouest-Eclair" du 11 novembre 1920

³⁹ "Le Phare" du 12 novembre.

triomphe suivis par un long cortège de civils⁴⁰. Le président et le gouvernement précédaient les mutilés, les anciens combattants et les veuves de guerre. Au passage de la procession solennelle, on pouvait voir des gens adopter spontanément ce corps de l' "Inconnu" bordé de tricolore. Ils pouvaient alors pleurer "celui qu'ils avaient perdu"⁴¹. Les deux dépouilles arrivaient enfin sous la voûte de l'Arc de Triomphe où l'après-midi, la population était invitée à défiler devant elles. Le soir, alors que le cœur de Gambetta rejoignait sa crypte dans la maison des grands hommes, le "poilu inconnu" était déposé dans une chapelle ardente au premier étage de l'Arc de triomphe et accessible à tous.

La mission des anciens combattants n'était pas tout à fait achevée. Au cénotaphe vide du 14 juillet 1919 avait succédé un cercueil contenant le corps de celui qui représentait tous les morts pour la patrie et l'Arc de triomphe un lieu de recueillement pour les familles endeuillées. Mais ce n'était pas suffisant, il fallait perpétuer le souvenir de l'"Inconnu", lui donner en quelque sorte une âme en le ressuscitant symboliquement chaque jour et en le célébrant chaque année. Le vœu des anciens combattants va être exaucé en trois étapes. Le 28 janvier 1921, la tombe était prête. Le soldat inconnu descendait de sa chapelle ardente pour être inhumé dans un caveau sous l'arche principale de l'Arc de triomphe. La dalle de granite qui le recouvrait portait l'inscription "Ici repose un soldat français mort pour la patrie". Par le vote de la loi du 24 octobre 1922, le parlement déclarait le 11 novembre fête nationale. Enfin le 11 novembre 1923, le ministre André Maginot en présence des associations d'anciens combattants allumait pour la première fois la flamme du souvenir qui jaillissait de la gueule d'un canon pris à l'ennemi et placé au centre d'un bouclier de bronze. A compter de ce jour le comité de la flamme avait la tâche de la raviver chaque jour à 18h30.⁴²

Les célébrations nationales du 14 juillet 1919 et du 11 novembre 1920 rendaient donc un vibrant hommage aux morts de la grande guerre à qui on devait la victoire. En province et notamment à Nantes, ville de l'arrière, les morts occupaient-ils en ces journées solennelles la même place d'honneur?

III- Les célébrations nantaises: "honneur à nos grands morts!"

Comme à Paris, on retrouvait à Nantes, la même volonté d'associer les morts à la victoire, d'affirmer qu'elle était aussi leur oeuvre. Les discours officiels devant leurs tombes, les articles de presse, les cimetières décorés en leur honneur, les dépôts de gerbes, les images imprimées, les chants et les musiques funèbres leur donnaient une place éminente en ces journées de célébration.

1- Un 14 juillet de la victoire "archi-traditionnel" ponctué d'hommages aux morts

Pour mesurer la place qu'on réservait aux morts de la grande guerre le jour de la fête de la victoire, il suffisait de consulter "L'Ouest-Eclair" qui offrait à ses lecteurs une image occupant tout l'espace de la première page. "Gloire aux vainqueurs!" s'écrie Marianne brandissant les lauriers de la

⁴⁰ Les militaires avaient été exclus pour ne pas allonger indéfiniment le défilé.

⁴¹ Annette Becker

⁴² D'après cheminsdememoire.gouv.fr

victoire. Les vainqueurs, ce sont les grands généraux associés à une liste de batailles et surmontés de coqs gaulois lançant des cocoricos victorieux. Ce sont aussi et surtout ces poilus médaillés placés au centre de l'image arborant le drapeau tricolore sur lequel figure⁴³ la plus prestigieuse devise nationale, "Honneur et Patrie". Aux vivants victorieux s'ajoute le poilu inconnu mort pour la patrie gisant dans son cercueil, le casque désormais inutile reposant sur la poitrine mais qui lui donne son identité de soldat. Il est comme sanctifié par une guirlande de roses qui exprime la reconnaissance voire l'amour de la patrie pour ceux qui en lui donnant leur vie lui ont offert la victoire.

Comme à Paris, le 13 juillet était consacré à Nantes aux morts. Comme à Paris, on leur attribuait la victoire. Dès le 10 juillet, "Le Populaire" donnait le ton des cérémonies à venir dans un article intitulé "Hommage aux morts pour la patrie" : «A l'occasion des fêtes de la victoire les autorités civiles et militaires ont pensé qu'avant le commencement des réjouissances il convenait tout d'abord de rendre un hommage particulier aux morts de la grande guerre, aux braves qui ont sacrifié leur vie pour nous assurer la victoire et la paix». "L'Ouest-Eclair" du 14 juillet, relatant l'hommage rendu la veille au cimetière de la Bouteillerie titrait: "Veille de triomphe, la fête des morts". Le lendemain ces derniers occupaient à nouveau une place d'honneur dans les titres: "Les fêtes de la victoire" (et en sous- titre) " En l'honneur de nos morts". Paul Bellamy ajoutait sa note solennelle au concert de louanges à ces morts qui décidément volaient leur jour de gloire aux survivants de la grande guerre: «En cette fête de la victoire, elle (Nantes) n'oubliera pas ceux qui, par leur sacrifice, ont sauvé la patrie! Nous irons nous incliner devant les tombes des soldats alliés; nous honorerons nos familles en deuil de nos pensées reconnaissantes; nous glorifierons nos mutilés»⁴⁴. S'adressant encore aux Nantais le maire évoquait, une fois de plus, les morts victorieux qui, inévitablement, s'invitaient aux célébrations de la victoire. Il écrivait «Nantes inclinera sa fière douleur devant les tombes de ceux qui ont donné leur vie à ce grand oeuvre. Le deuil de leurs familles est son deuil. Célébrons dignement tous les héros, vivants et morts... Commémorons à jamais leur souvenir»⁴⁵. Au fond, ces hommages appuyés, ne faisaient que souligner les pertes immenses d'une jeune génération qui laissait orphelins ses enfants mais aussi ses parents. A Nantes la municipalité établissait au lendemain de la guerre un tableau statistique "des morts et disparus répartis entre les différentes professions de la ville"⁴⁶. 6608 morts et disparus avaient été recensés à l'époque⁴⁷. On apprend ainsi que 182 maçons, 154 menuisiers, 104 dockers ou encore 74 boulangers nantais avaient été victimes de la guerre. Sans surprise ces morts et disparus étaient issus des classes populaires. 52,3% étaient des ouvriers et des manoeuvres. Si on ajoute les employés, on arrive à 73,5%. Enfin avec les militaires de carrière on atteint 87%. L'ampleur des pertes humaines justifiait donc les multiples cérémonies d'hommage aux morts que l'on rendait à l'occasion de la fête de la victoire des 13 et 14 juillet 1919.

⁴³ C'est la devise de l'ordre national de la Légion d'honneur. Le monogramme HP constitue le motif central du grand collier de la légion d'honneur.

⁴⁴ "Le Phare" du 13 juillet 1919.

⁴⁵ A.M.N. I1C25D1.

⁴⁶ A.M.N. I1C44D8 . Les statistiques figurent dans le dossier des " fêtes carnavalesques et mi-carêmes"

⁴⁷ Xavier Trochu a mené une enquête rigoureuse. Il aboutit au nombre de 5832 soldats nantais morts pour la Patrie.

A la veille des réjouissances du 14 juillet, une longue procession partant de la place Louis XVI à 9h45 se dirigeait par la rue Gambetta vers le cimetière de la Bouteillerie pour « saluer les 1100 tombes des soldats morts pour la patrie ». Des centaines de personnes composaient l'important cortège. Les agents cyclistes précédaient la musique municipale, les personnalités locales, les délégations de sociétés patriotiques et d'anciens combattants de l'U.N.C., des sociétés de gymnastique et enfin des chorales. A son arrivée, la procession découvrait la section militaire du cimetière décorée de « mâts portant des oriflammes, des écussons, des drapeaux reliés entre eux par des guirlandes de verdure ». La "Marseillaise" exécutée par la musique municipale précédait les discours officiels, les dépôts de gerbes. Enfin, 130 exécutants du "choral nantais" et de "La sainte-Cécile" chantaient l'ode "aux soldats morts pour la France" d'Auguste Chérion après la marche funèbre jouée par la musique municipale⁴⁸. La journée du 13 étant décidément réservée aux morts, les personnalités locales se rendaient au fond du cimetière pour déposer une gerbe devant le monument militaire puis au pied du monument aux morts cours Saint-Pierre, au cimetière américain de la route de Vannes et aux victimes du Devoir au cimetière de la Miséricorde. Néanmoins deux événements annonçaient les réjouissances de la fête de la victoire à venir. En premier lieu, la course cycliste du Val de Loire organisée par "Le Phare de la Loire" et "L'Ouest-Eclair" se composait de deux étapes. La première partant de Nantes le 13 devait atteindre Angers via Cholet⁴⁹. L'arrivée de la deuxième étape partant d'Angers le 14 devait être jugée à Nantes au rond-point de Paris vers 15 heures. En second lieu, reprenant les traditions des 14 juillet d'avant-guerre, une retraite aux flambeaux encadrée par la musique municipale et celles de régiments nantais partait de la place Louis XVI à 21 heures pour parcourir les rues du centre de la ville.

Le déroulement de la journée du 14 juillet 1919 rappelait étrangement celui des 14 juillet d'avant guerre et en particulier celui de 1914 qui avait pourtant été boudé par une partie de la population⁵⁰. Réalisant que la grande fête de la victoire avait lieu à Paris, que les régiments nantais et leurs drapeaux défilaient dans la capitale, la municipalité s'était résignée, au grand désespoir de la presse locale, à reprendre les vieilles recettes. "L'Express" et "Le Télégramme" formulaient la même critique : « Un programme archi-traditionnel des 14 juillet d'antan. Il est fâcheux que les auteurs de ce programme n'aient pas trouvé mieux pour les Fêtes de la Victoire que les 14 juillet d'avant guerre »⁵¹. De fait on assistait à la même retraite aux flambeaux, à la même revue militaire, à la même représentation théâtrale, à la même kermesse au parc de Procé, au même lancement de ballons, à la même régata sur l'Erdre, au même feu d'artifice. Cependant, la guerre s'invitait, elle imprimait sa marque à ces réjouissances du 14 juillet 1919.

Ainsi, le 2 juillet, le maire adressait une lettre au général commandant le XI^{ème} corps d'armée à propos des salves que devaient tirer les canons installés près de la gare d'Orléans et sur la butte sainte - Anne à 7 heures, à midi et à 18 heures. La participation de tanks et d'avions ayant été refusée, les tirs d'artillerie constituaient une compensation acceptable. Paul Bellamy écrivait donc

⁴⁸ AMN I1C25D1

⁴⁹ Le départ était donné à Saint-Sébastien.

⁵⁰ AMN I1C24D7 fêtes nationales du 14 juillet 1914. Les Nantais avaient profité du beau temps pour aller s'aérer à la campagne.

⁵¹ "Le Télégramme des provinces de l'Ouest" du 10 juillet 1919 et "L'express de l'Ouest" du 14 juillet 1919.

au général pour lui commander des explosions spectaculaires dont on se souviendrait. Il écrivait : <<Plus que jamais, les salves qui annoncent et ponctuent en quelque sorte cette grande journée sont de circonstance. Le vœu unanime serait que les explosions puissent être entendues par toute la ville. L'augmentation des charges ou des calibres permettrait, sans doute, d'atteindre ce résultat⁵²...Les salves auraient alors leur plein effet et cette innovation serait très agréable à la population>>. Pour éviter les dégâts provoqués par le déplacement d'air consécutif aux tirs on avait conseillé aux habitants des quartiers concernés d'ouvrir les portes et les fenêtres. Les espérances du maire étaient très largement dépassées si l'on se reporte aux lettres de plaignants exigeant du général un expert pour évaluer les dégâts. Plusieurs lettres déploraient la chute d'ardoises, des lucarnes brisées, des cheminées ébréchées. Un propriétaire de la rue du roi Baco écrivait:<< Ma locataire qui se trouvait dans la cour a été obligée de rentrer chez elle tellement les ardoises lui tombaient sur la tête>>. Un habitant de la rue de l'Hermitage qui avait pourtant ouvert portes et fenêtres se plaignait des dommages subis en ces termes:<<Il se produisit un déplacement et tremblements si forts que toutes les vitres de ma devanture (tenant un commerce) furent brisées ainsi que ceux d'une cloison. Une cloison de briques fut mise à jour, plafonds fendus etc.>>⁵³. Indubitablement l'ampleur des explosions avait dépassé les espérances du maire. Les retombées de l'événement s'étaient manifestées rapidement et avaient eu des échos bruyants au lendemain d'un 14 juillet victorieux qui avait pourtant fait de nouvelles victimes.

Malgré le caractère "archi-traditionnel" de ce 14 juillet 1919, on pouvait retrouver dans les manifestations de la journée les marques indélébiles de la grande guerre. Ainsi pour la revue et le défilé militaires prévus⁵⁴ à partir de 9heures30 sur les cours Saint-Pierre et Saint-André et sur la place Louis XVI, des cartes d'invitation avaient été distribuées aux grands blessés et aux mutilés. Un emplacement spécial leur avait été réservé sur le terrain de la revue. Après la remise des décorations aux anciens combattants, une petite fille âgée de 5 ans, Gisèle Feber, habillée en Alsacienne s'avancait vers le général Polacchi, remplaçant le général Prax qui défilait à Paris à la tête du XIème Corps d'armée, pour lui remettre une gerbe de fleurs portant l'inscription "Honneur et Patrie". Les troupes défilaient ensuite dans les rues de Nantes. <<De beaucoup de fenêtres on leur jetait des fleurs, du tabac, des cigares etc.>>. Les acclamations <<Vive les poilus>>⁵⁵ retentissaient à leur passage. De même, l'après-midi au théâtre Graslin, décoré pour l'occasion, des places d'honneur avaient été retenues pour les mutilés de guerre. Ils pouvaient assister à une pièce en 5 actes et en vers de François Ponsard intitulée "Le lion amoureux" suivie d'un tableau, "Rouget de l'Isle chantant la Marseillaise chez le maire de Strasbourg", une reconstitution de la toile d'Isidore Pils⁵⁶. Au même moment une grande fête nautique rassemblait les Nantais sur les bords de l'Erdre entre le pont de la Tortière et l'île de Versailles. A partir de 14 heures le départ des régates avait lieu au pont de la Motte rouge. Celle qui s'élançait à 15heures 30 retenait plus particulièrement l'attention des spectateurs massés sur les berges ombragées du boulevard Van Iseghem; un huit

⁵² AMNI1C25D1

⁵³ AMN I1C25D1.

⁵⁴ Idem

⁵⁵ "L'Express de L'Ouest" du 15 juillet.

⁵⁶ AMN I1C25D1

rameurs monté par des poilus de la grande guerre portant le maillot tricolore de l'équipe de France et dont << plusieurs portaient de glorieuses cicatrices>> affrontait un six rameurs monté par des jeunes des classes 20 et 21. Ces derniers partaient avec 30 secondes d'avance pour parcourir les 1800 mètres de la course. Le journaliste de "L'Express" qui avait rappelé dans son article que le C.A.N. avait eu 25 de ses membres actifs tués à l'ennemi, ajoutait patriotiquement que malgré leur avantage les jeunes <<auront du mal à tenir tout le parcours devant ceux qui ont si bien tenu pendant quatre ans>>⁵⁷. La journée se terminait par un feu d'artifice tiré à 22 heures sur le terre-plein de la Petite-Hollande que les plus chanceux pouvait admirer depuis le vapeur "Saint-Brévin" ancré à la cale aux oranges moyennant la modique somme de 0,50 francs. Les spectateurs qui avaient eu la chance, de visiter les deux sous-marins, "L'Hermione et le "Néréïde" arrivés le 12 juillet dans le port à l'occasion de la fête de la victoire, pouvaient aussi assister comme de nombreux Nantais à l'embrasement nocturne du pont transbordeur portant en lettres de feu "Gloire aux poilus".

Quelques mois plus tard, la presse locale affichait une certaine discrétion à l'occasion du premier anniversaire de l'armistice. Les élections législatives des 16 et 30 novembre 1919 retenaient l'attention des journalistes. Néanmoins la grande guerre occupait encore le terrain de l'actualité. Les anciens combattants en ordre de bataille se préparaient à affronter victorieusement les électeurs. De fait, la nouvelle chambre se colorait de bleu-horizon et se constituait en "Bloc national" pour faire payer l'Allemagne, défendre les intérêts des poilus et repousser la menace bolchevique. Il fallait donc attendre le deuxième anniversaire de l'armistice pour assister à de nouvelles célébrations. Celle du cinquantenaire de la république coïncidait avec celle de l'inhumation du soldat inconnu. Cette dernière, manifestement, volait la vedette dans les journaux au souvenir de Gambetta proclamant la République cinquante ans plus tôt.

2- Le 11 novembre 1920, les morts glorieux volaient à la République son jour de gloire

Une fois encore, les programmes annoncés par la municipalité, en l'absence de son maire retenu à Paris, copiaient les 14 juillet "archi-traditionnels". Une retraite aux flambeaux sillonnait les rues du centre-ville le soir du 10 novembre. Le lendemain, des salves d'artillerie à 8 heures, à midi et à 18 heures évitaient sans doute de provoquer les fâcheux dégâts déplorés l'année précédente. La revue des troupes sur les cours habituels se déroulaient cette fois l'après-midi. Mais comme de coutume les représentations théâtrales invitaient les Nantais à se rassembler à Graslin et à la salle Colbert. Cependant la routine était parfois rompue lorsque la grande guerre s'invitait aux festivités. Ainsi, la matinée du 11 novembre était réservée aux morts pour la patrie.

Un long cortège rassemblé sur le cours Saint-Pierre à 9 heures précédé par un piquet de cavalerie se dirigeait en procession vers le cimetière de la Bouteillerie. A 9 heures 15, une délégation de pupilles de la nation et de mutilés, des porteurs de couronnes, des sociétés patriotiques, une délégation de l'U.N.C., des enfants des écoles, des troupes de la garnison suivaient les autorités civiles et militaires entrant dans le cimetière. "La Marseillaise" retentissait alors. Les discours officiels et les dépôts de

⁵⁷ "L'Express de l'Ouest" du 13 juillet 1919.

gerbes précédaient "L'Hymne aux morts" chanté par le "choral nantais" et une marche funèbre exécutée par la musique municipale. Mais à Nantes les personnalités locales pensaient au soldat inconnu que l'on inhumait à Paris. Gaston Veil face aux tombes, qualifiait la fête de douloureuse et glorieuse. Le soldat inconnu <<fait partie (disait-il) de la famille de tous ceux qui pleurent un fils, un époux, un frère, un fiancé; il est une sorte de délégué des héros de France>>⁵⁸. L'Après-midi, la revue des troupes se terminait par un hommage aux morts. Citant un passage du discours du président de la République à Paris, le préfet proclamait <<Dormez en paix vous qui avez sauvé la paix et la civilisation>>⁵⁹. A 11 heures au théâtre Graslin, on distribuait des médailles commémoratives aux instituteurs morts pour la France⁶⁰ puis "La Marseillaise" et "La Marche lorraine" retentissaient sous les voûtes du grand théâtre nantais. Ce solennel hommage aux morts de la grande guerre laissait peu de place à la célébration du cinquantenaire de la République. L'après-midi, à la suite de la revue, les troupes défilaient enfin devant une statue de la République dressée sur le cours Saint-André. Elle était entourée d'une garde d'honneur composée de soldats de la Révolution et de 1870.

En cette journée anniversaire de l'armistice et de la proclamation de la République on avait surtout rendu hommage aux morts pour la patrie et à celui qui les représentait tous que l'on inhumait à Paris. Après les célébrations officielles, les Nantais attendaient les réjouissances proposées par la municipalité. Le théâtre Graslin offrait des spectacles gratuits à partir de 14 heures, une opérette en 3 actes, "Les mousquetaires au couvent"⁶¹ suivie d'un grand ballet, "La nuit de Valpurgis" sur une musique de Charles Gounod⁶². A 14heures30 la salle Colbert, avec le concours de Francine Vasse, proposait "Les Bouffons", une pièce en 4 actes et en vers de Miguel Zamacois suivie du "Sourire d'un faune" pièce en un acte et en vers d'André Rivoire. La journée du 11 novembre 1920 s'achevait par un grand bal populaire organisé par l'Union des Combattants dans la salle Mauduit. Il manquait cependant la grande attraction annoncée par la presse nantaise et notamment par le journal organisateur "L'Ouest-Eclair". En effet, une fête de l'aviation avec baptêmes de l'air et démonstrations de parachutistes était annoncée par le journal qui précisait:<< Un Farman fera de nombreux voyages au-dessus de la campagne nantaise[...] l'avion emportera à chaque voyage six passagers>>⁶³ moyennant 50 francs par personne, une réduction de 25% étant accordée aux militaires. A cette fête qui devait avoir lieu à Rennes le 7 novembre et à Nantes le 11 participaient le parachutiste Jean Ors inventeur d'un modèle de parachute portant son nom⁶⁴ et le célèbre aviateur Nungesser⁶⁵. Malheureusement, un épais brouillard envahissait le terrain du Petit-Port le 11 novembre obligeant les organisateurs à supprimer cette fête de l'aviation.

⁵⁸ ADLA 1Mi192 R32 "L'Ouest-Eclair" du 12 novembre 1920.

⁵⁹ Idem.

⁶⁰ Sur les 450 mobilisés 180 ont été blessés et 92 ont été tués selon "L'Ouest-Eclair" du 12 novembre qui précise que François Dallet, instituteur à Doulon et grand blessé, aveugle, a été installé dans un fauteuil. Son nom a été donné à l'école du boulevard de la Colinière, actuel boulevard des Poilus.

⁶¹ Opérette de Louis Varney.

⁶² Ballet du 5ème acte de "Faust" de l'opéra de C. Gounod.

⁶³ "L'Ouest-Eclair" du 4 novembre 1920.

⁶⁴ Il se marie à Bordeaux le 4 novembre et vient à Rennes le 7 "en voyage de noce" selon "L'Ouest-Eclair"

⁶⁵ Il avait promis sa participation à la fête de Rennes. Sa venue à Nantes devait être confirmée.

3- Renouer avec les fêtes populaires traditionnelles? Une tâche compliquée

Le 27 décembre 1919, le syndicat d'initiative adressait une lettre au maire lui demandant d'autoriser les fêtes carnavalesques pour l'année 1920 après une interruption de 5 ans.⁶⁶ Pour relancer le commerce nantais Paul Bellamy accordait son autorisation assortie de quelques restrictions pour des raisons économiques mais aussi pour respecter le deuil des familles. Dans sa réponse du 30 janvier 1920, il écrivait : « En raison du grand nombre de familles que la guerre a plongées dans un deuil encore récent et des conditions anormales dans lesquelles nous vivons il a paru qu'il convenait d'apporter quelques tempéraments aux licences tolérées habituellement. C'est ainsi qu'il a été décidé, comme à Paris, d'interdire le jet de confettis et des serpentins⁶⁷. Enfin le jet ou l'emploi des objets habituellement interdits resteront défendus: pois fulminants, oranges, plumeaux, plumes de paon, vessies gonflées, lance-parfums et généralement tout corps durs». L'autorisation des fêtes carnavalesques et les mesures restrictives avaient suscité des oppositions rapportées par la presse. Les commerçants avaient accepté sans enthousiasme les restrictions en 1920. Mais l'interdiction de lancer des confettis l'année suivante avait été jugée excessive. D'une part ils en avaient acheté des quantités qu'il fallait bien écouler, d'autre part ils rappelaient que le maire avait accordé l'autorisation de lancer des confettis le jour de l'armistice; de plus à Saint-Nazaire, à Rennes, à Angers, à Luçon " on pouvait le faire" précisait une lettre de marchands datée du 22 janvier 1921⁶⁸. Le syndicat d'initiative devait se résoudre à accepter le maintien de la suppression des confettis mais obtenait l'autorisation du jet des serpentins.

La reprise des fêtes dès 1920 heurtait les familles touchées par le deuil comme en témoigne cette lettre adressée par une Nantaise au maire le 14 février 1920:

«Vous avez montré une grande largesse en autorisant la sortie du carnaval, chose dont on aurait pu se passer encore cette année en souvenir de tous nos braves tombés au champ d'honneur et par respect pour ceux qui les pleurent et seront contraints dans leur tristesse d'entendre sous leurs fenêtres cette bande de braillards et d'ivrognes hurler». La lettre était signée par «Un habitant qui ne vous approuve pas». Malgré ces protestations la fête du "mardi gras" avait lieu le 17 février; un défilé de 14 heures à 17 heures était suivi dans la soirée par un bal masqué et travesti. En revanche, la fête de la mi-carême, comme une pénitence, était noyée le 14 mars sous une pluie diluvienne et balayée par des vents de tempête qui privaient la population du bal prévu sur le cours de la République⁶⁹.

Le respect du deuil n'était pas le seul obstacle à la reprise des festivités. Les anciens combattants, dans le contexte de reconversion d'une économie de guerre en économie de paix, avaient du mal à retrouver un emploi. Ils accusaient les profiteurs de guerre, en l'occurrence les commerçants nantais, d'accroître leur richesse à l'occasion des fêtes de la mi-carême. La lettre adressée à Paul Bellamy le 27 février 1921 par un ancien combattant sans travail est un témoignage exemplaire du

⁶⁶ A.M.N. I1C44D8 fêtes carnavalesques et mi-carêmes.

⁶⁷ La mesure visait aussi de ménager la consommation de papier.

⁶⁸ I1C44D8.

⁶⁹ Actuel cours Cambronne.

désarroi ressenti par de nombreux poilus au retour de la guerre. L'auteur répondait, semble-t-il, à un article de journal dans lequel le maire aurait encouragé les jeunes à participer au défilé de la mi-carême. <<... Des encouragements sont faits. Et bien monsieur c'est ignoble dont vous agissez ce qui se passe aujourd'hui car vous entraînez la jeunesse à faire la ruine du pays. Des pauvres poilus qui ont sacrifié leur vie pendant cinq ans maintenant les voilà sur le pavé sans travail et Mrs les embusqués restent à leur poste de bureaucrate. Voilà les promesses faites qui ont fait tenir jusqu'au bout ces pauvres gens de guerre. Que cherchez-vous? Cela prouve que nous sommes encore menés que par des boches?

Si d'ici un mois il n'est rien question de travail, attention à vos têtes puisqu'il faut aller jusque là. Vous ne voulez pas diminuer les vivres eh bien c'est horreur. Nous avons combattu pendant cinq ans et bien nous combattons encore surtout pour cela puisqu'il faut sacrifier sa vie.

Au chiote la Mi-carême et du travail car c'est pour enrichir encore ces gros commerçants qui ont fait leur fortune pendant la guerre.

De la part des martyrs de la guerre qui sont sans travail.

Signature illisible

membre des travailleurs>>.

Ces exemples montrent les difficultés que la municipalité devait affronter pour tenter de reprendre le cours habituel d'une vie sociale qui avait été fracassée par la guerre. Un long temps de reconstruction s'annonçait mais toutes les fractures et en particulier celles qui touchaient les familles ne pouvaient pas être réparées. La guerre les avait durablement brisées.

*

*

*

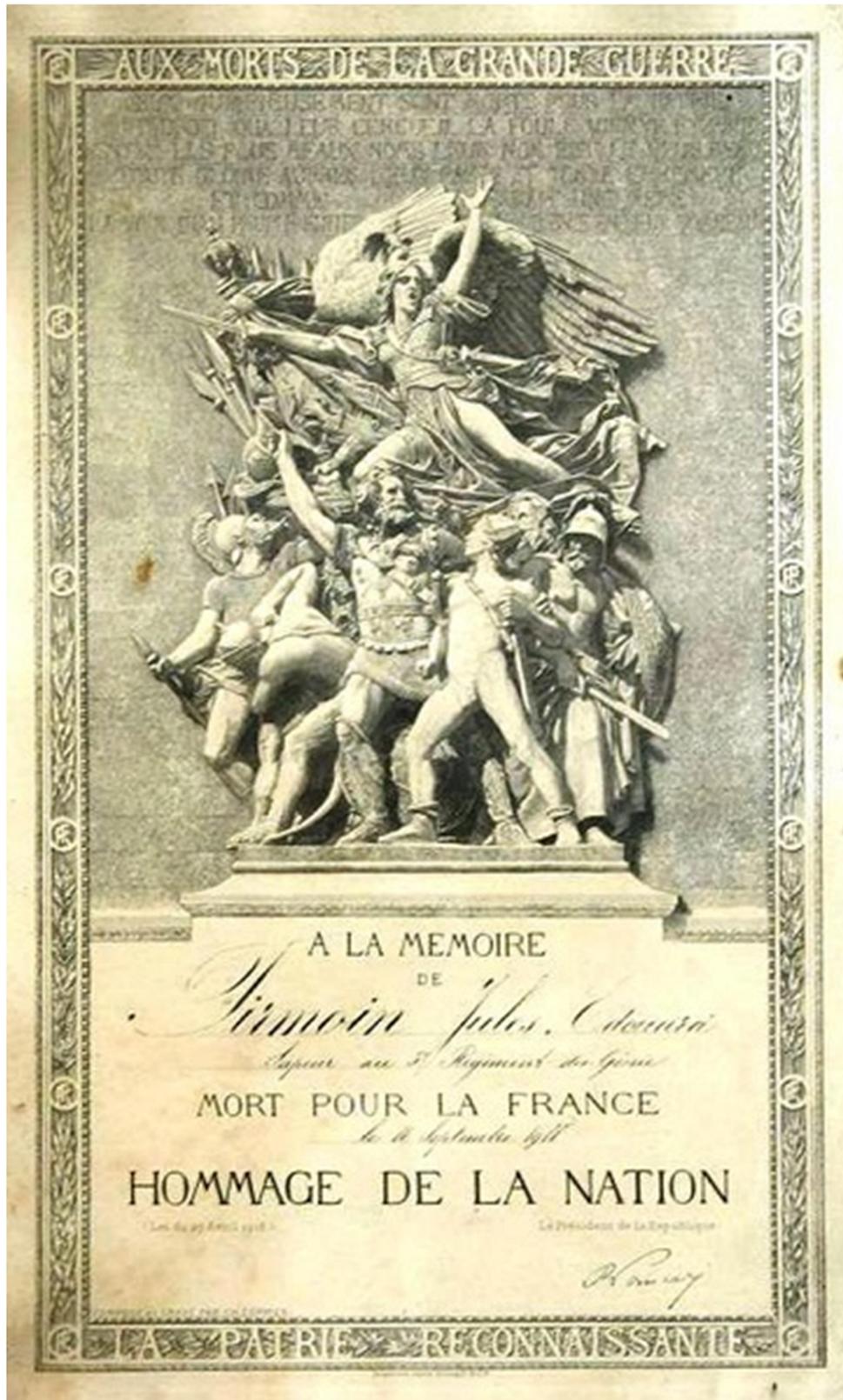
L'imposante présence des morts de la grande guerre donnait aux célébrations du 14 juillet 1919 et du 11 novembre 1920 des allures de pompes funèbres. Les hommages officiels qu'on rendait à ces morts victorieux, à Nantes comme à Paris, au cours de veillées funèbres et de processions dans les cimetières rassemblaient des foules traumatisées par la mort de masse et l'absence des corps restés ou disparus sur les champs de bataille. L'offrande d'un monumental cénotaphe placé sous l'Arc de triomphe voulait donner un sens à ceux qui étaient morts pour la France. Les discours officiels proclamaient que la victoire était leur œuvre. Mais ces morts victorieux, pour les anciens combattants, ne pouvaient se satisfaire d'un cercueil vide. L'Arc de triomphe ne pouvait donc être que la parure digne d'honorer la tombe de celui qui les représentait tous. Cependant tous les Français n'adhéraient pas à cette sorte d'union sacrée officielle reformée autour des morts. Des voix discordantes, celles de la tendance dure des socialistes, antimilitaristes par conviction, dénonçaient l'inhumanité des généraux et des Etats-Majors responsables du grand massacre. D'autres encore mobilisaient les morts qu'il ressuscitaient sur les champs de bataille pour dénoncer la cruauté et l'absurdité de la guerre. Dans le "J'accuse" d'Abel Gance de 1919, les poilus morts au

combat sortent de leur sépulture, marchent sur les vivants et les accusent en silence d'une mort effroyable et terriblement vaine. Cette France des lendemains de guerre, traumatisée par le carnage et par un sentiment de culpabilité collective par rapport à tant de morts, ne pouvait pas tourner la page. Elle croyait alors que la vie n'appartenait pas qu'aux seuls vivants. Ainsi on proclamait les morts victorieux, ces morts se levant de leurs tombes pour accuser les vivants. En 1917, Clémenceau évoquant les poilus affirmait "Ils ont des droits sur nous". En 1919, cette déclaration ne concernait-elle pas aussi les morts à qui on voulait donner le droit de vote⁷⁰? Il fallait alors concrétiser ce lien avec ces "morts-vivants" dans les monuments qu'on érigeait sur les places des villes et des villages. Ils offraient aux vivants l'image qui les reliait aux morts de la grande guerre: soldat héroïque, veuve éplorée, et pour certains carnage haïssable. En 1922 les deux tiers des communes avaient déjà inauguré leur monument. Les vivants endeuillés et les survivants des tranchées portaient aussi le lourd fardeau d'une vie marquée par le chômage et la hausse des prix. A Nantes, le 14 juillet 1919 et le 11 novembre 1920 on avait renoué avec les fêtes "archi-traditionnelles" d'avant guerre considérant, non sans amertume, que les grandes célébrations ne pouvaient être que parisiennes. Mais les fêtes carnavalesques locales présentaient un tout autre aspect; elles signifiaient que la vie interrompue en 1914 reprenait ses droits. La vie pouvait-elle reprendre si vite son cours habituel après le grand massacre? Pour nombre de familles mutilées et pour les anciens combattants livrés au chômage la réponse était négative. Les lendemains de victoire n'étaient donc pas aussi glorieux que l'affirmaient les discours officiels. Un siècle plus tard, au moment de célébrer l'anniversaire de la fin de la grande guerre, quel regard porte-t-on sur ces "morts-vivants" glorifiés en 1919 et 1920? Faut-il se résigner à tourner la page avec Roland Dorgelès l'auteur des "Croix de bois" qui écrivait dès 1919: <<On oubliera...C'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner: c'est humain(...)Les voiles de deuil, comme les feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qui l'aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois>>⁷¹.

⁷⁰ Une proposition de loi est déposée au sénat d'abord le 15 janvier 1919 puis le 11 juillet suivant. Le parlement ne donnera pas suite à ces propositions. "Ces Français que nous fûmes contraints de jeter dans la bataille, ils ont des droits sur nous, ils veulent qu'aucune de nos pensées ne se détourne d'eux, qu'aucun de nos actes ne leur soit étranger. Nous leur devons tout sans réserve." Discours de Clémenceau devant le sénat le 20 novembre 1917.

⁷¹ Cité par J.Y. Le Naour dans "Le petit livre de la grande guerre", Ed. "J'ai lu", Paris, 2014.

DOCUMENTS ANNEXES



La vignette du diplôme national - 1916 - remis aux familles (archives du Pas-de-Calais)



Monument du "Mort-Homme" sur le champ de bataille de Verdun. Œuvre réalisée en 1922 par le sculpteur Jacques Froment-Meurice. (photo tripadvisor.fr)



LA VEILLÉE FUNÈBRE AUTOUR DU CÉNOTAPHE DE L'ARC DE TRIOMPHE DANS LA NUIT DU 13 AU 14 JUILLET

(Gallica - BNF)



Le cénotaphe a été déplacé pour permettre le passage des troupes sous l'arc de triomphe.

(Gallica - BNF)



(Gallica - BNF)



Tableau de Jean Galtier-Boissière intitulé, "Défilé des mutilés 14 juillet 1919", (musée d'Histoire contemporaine de Paris).



Reconstitution. La désignation du cercueil du soldat inconnu dans la citadelle de Verdun par Auguste Thin le 10 novembre 1920. (Site citadelle-souterraine-verdun.fr)



André Maginot et le soldat Auguste Thin à la citadelle de Verdun lors du choix du cercueil du soldat inconnu le 10 novembre 1920. (site verdun-meuse.fr)



La châsse renfermant le cœur de Gambetta et le cercueil du soldat inconnu placés sous l'arc de triomphe le 11 novembre 1920. (Site cheminsdememoire.gouv.fr . Photo agence Roger-Viollet)



L'inhumation du soldat inconnu sous l'arc de triomphe le 28 janvier 1921. (photo agence photographique Rol, Paris. BNF)

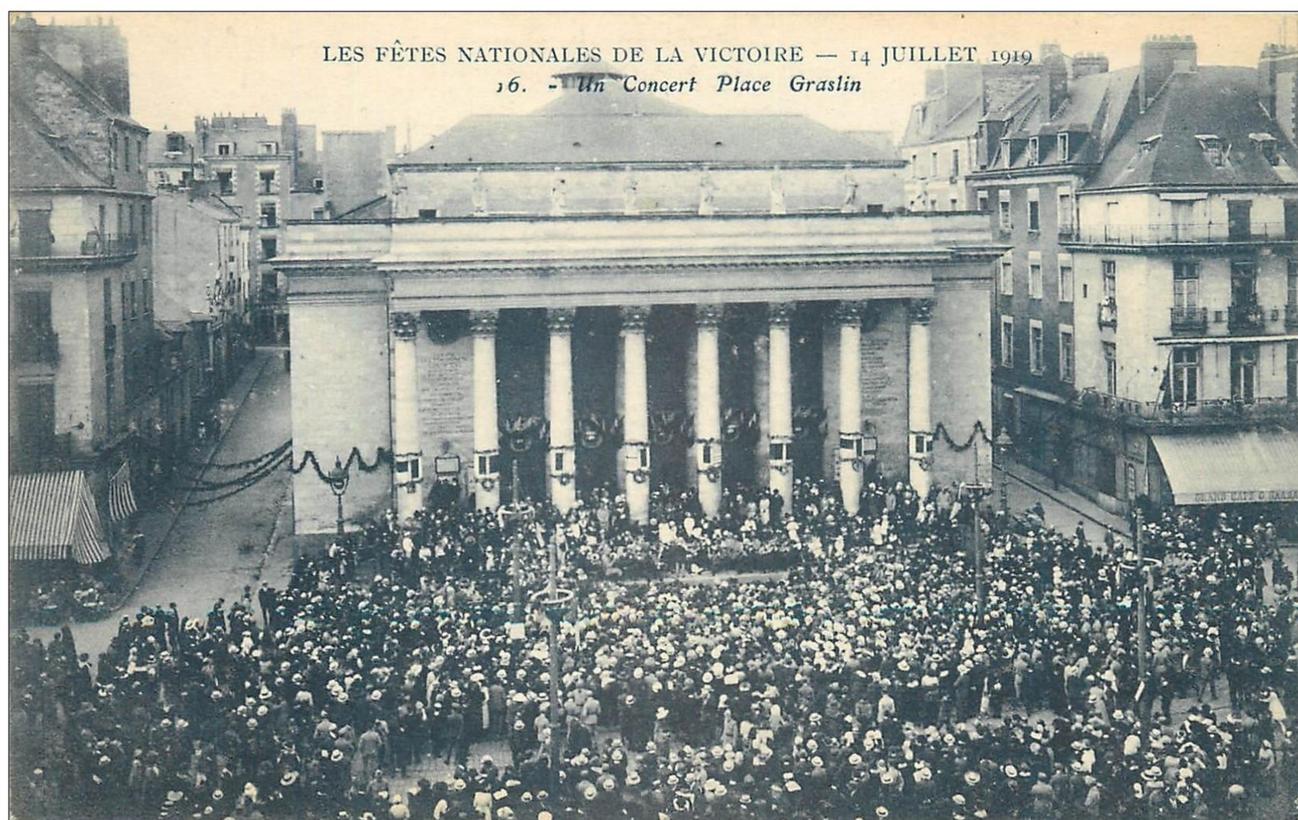


La tombe du soldat inconnu sous l'arc de triomphe (source ACOMAR)



La "Une" de "L'Ouest-Eclair" du 14 juillet 1919.

(Gallica - BNF)



Carte postale (fortunapost.com)

SOURCES

Bibliographie sommaire

B. Cabannes, "La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920). Ed. du Seuil, Paris, 2004.

N. Beaupré, "La France en guerre 1914-1918", Ed. Belin, 2013.

J.J. Becker et Gerd Krumeich, "La grande guerre une histoire franco-allemande", coll. texto, Ed. Tallandier, 2012.

J.J. Becker, "Comment meurent les civilisations", Echo vendémiaire, 2013.

J.Y. Le Naour, "Le petit livre de la grande guerre", Ed. J'ai lu, Paris, 2014.

A. Becker, "Du 14 juillet 1919 au 11 novembre 1920, mort où est ta victoire?", article paru dans la revue d'Histoire "Vingtième siècle", 1996, vol 49/N°1, p.31-44.

A. Becker, "Le culte des morts, entre mémoire et oubli", article paru dans l'"Encyclopédie de la grande guerre 1914-1918", sous la direction de S. Audoin-Rouzeau et J.J. Becker, Ed. Bayard, 2004, p. 1108.

Archives départementales de la Loire-Atlantique, archives municipales de Nantes, médiathèque

ADLA 1Mi192R27 "L'Ouest-Eclair", 2ème semestre 1919.

ADLA 1Mi162R145 "Le Phare de la Loire", 2ème semestre 1920.

ADLA 1Mi192R32 "L'Ouest-Eclair", 2ème semestre 1920.

AMN I1C24D7 - AMN I1C44D8 - AMN I1C33D13 - AMNI1C25D1 - AMNI1C33D5 - AMNI1C26D10

AMN10Pres28 "L'Express de l'Ouest", 2ème semestre 1919.

Médiathèque "Le Télégramme des provinces de l'Ouest", 2ème semestre 1919.

La victoire des morts: célébrations nationales et célébrations nantaises (1919-1920)

Introduction

I- Le traumatisme de la mort de masse n'attend pas l'issue de la guerre

- 1- La reconnaissance nationale: la remise des diplômes d'honneur.
- 2- L'hommage aux morts dans les écoles publiques nantaises.
- 3- L'hommage aux morts des autorités ecclésiastiques.
- 4- L'hommage aux morts des 14 juillet du temps de guerre.

II- Les regards des Nantais tournés vers paris

- 1- Pour célébrer la victoire le 14 juillet 1919.
- 2- Mais des voix discordantes jetaient le trouble sur la fête.
- 3- Pour honorer le soldat inconnu le 11 novembre 1920.

III- Les célébrations nantaises

- 1- Un 14 juillet de la victoire "archi-traditionnel" ponctué d'hommages aux morts.
- 2- Le 11 novembre 1920, les morts glorieux volaient à la république son jour de gloire.
- 3- Renouer avec les fêtes populaires traditionnelles? Une tâche compliquée.

Conclusion